

PQ
2615
E75V5



FERNAND HEROLD

Le Victorieux





2428

LE VICTORIEUX

DU MÊME AUTEUR :

LES PÆANS ET LES THRÈNES, vers.
CHEVALERIES SENTIMENTALES, vers.
L'EXIL DE HARINI, poème dramatique.
LA LÉGENDE DE SAINTE LIBERATA, mystère.
LA JOIE DE MAGUELONNE, mystère.
FLORIANE ET PERSIGANT, drame.

A PARAÎTRE :

POUR LA PRÊTRESSE, vers.
L'HOMME DE LA MER, tragédie.

A.-FERDINAND HEROLD

LE VICTORIEUX

DRAME



PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 11

—
1895

Tous droits réservés

PD
2615
E75V5



Il a été tiré de ce livre quinze exemplaires numérotés à la presse : cinq sur Vieux Japon (1 à 5) et dix sur Vélia d'Arches (6 à 15), et deux cents sur vergé-anglais teinté.

A

ANDRÉ FONTAINAS

LES ACTEURS DU DRAME

YEHL.

IRÈNE.

Les Captives : ALEXANDRA, LYDIE, GISÈLE et HEDWIGE.

Les Suivantes d'Irène : RACHEL, HERMIONE, CÉLYANE,
MARIE-CINTHE, ROSE-ALINE et ARGÈVE.

Des Soldats : BERTHOLD, DÉMAS, GOBBERTUS, ORPHAN et
d'autres.

Des Mendiants et des Mendiantes.

ACTE I

*Le rideau ouvert, on voit une terrasse qui domine
une vaste plaine.*

*Six jeunes filles, RACHEL, HERMIONE, CÉLYANE, MARIE-
CINTHE, ROSE-ALINE et ARGÈVE, assises ou accoudées
aux balustres, regardent vers la plaine.*

RACHEL

A travers la plaine, sous les rayons du soleil,
Parmi les aulnes et les frênes,
A travers la plaine,
Le fleuve va, glauque et vermeil.
Il va vers des mers heureuses :
Et des barques rouges ou bleues,
Blanches ou mauves,
Des barques aux fraîches couleurs,
Des barques de rubans et de fleurs
Fendent seules les eaux du fleuve
Qui reflète en riant la gaieté des couleurs.

HERMIONE

Dans la plaine claire où murmure
Aux caresses de la brise embaumée
La moisson mûre,
Dans la plaine, vers les bleuets et les pavots
Volent les abeilles charmées :
Elles volent dorées et vives ;
Et là-bas, parmi la frondaison des vignes,
Se dressent les ruches déclives
Où s'entasse le blond trésor du miel nouveau.

CÉLYANE

La ville de calme silence,
 La ville de joyeux silence,
 La ville où sur les maisons blanches
 Jouent des lumières harmonieuses,
 La ville de radieux silence
 Brille au bord des eaux glorieuses.
 Elle est belle, la ville où nul bruit ne frissonne :
 Seule parfois une lente cloche qui sonne
 Y enchante la sérénité du silence.
 O limpide, ô royale ville du silence.

MARIE-CINTHE

La ville,
 Oh, l'on dirait qu'elle est morte quelque beau soir,
 Un soir où souriait le jeune espoir ;
 Et les saintes ont tissé pour elle
 Un linceul translucide
 D'or et de soyeuse dentelle ;
 Et sur les clochers de la ville,
 Sur les tours et sur les tourelles,
 Planent les pures sœurs des Anges
 Qui parent la ville de silence
 D'herbes pâles et de fleurs blanches.

ROSE-ALINE

Voici les sveltes jeunes filles
 Qui passent en robes de fête,
 Et elles ont leurs lourds cheveux pour diadèmes.
 Elles vont et, rieuses, s'éparpillent
 Au long des chemins qui les fêtent,
 Et, rieuses et songeuses, elles redisent
 Les chansons qu'elles aiment,
 Les chansons qui s'envolent aux brises.

ARGIÈVE

Elles vont vers l'oseraie,
 Et cueillent, églantines, lys ou pavots pourprés,
 Les fleurs qui les égaient :
 Elles cueillent, oh les rieuses et les simples,
 Les fleurs qui parfument les haies,
 Les fleurs qui étoilent les champs et les prés,
 Et elles parent leurs corsages et leurs guimpes
 De la douce agonie des fleurs.

RACHEL

Le ciel
 Exulte de parfums enivrants et se pare
 De feux qui brillent et bruissent,
 Le ciel
 Palpite de grandes ailes d'azur et d'or,
 Le ciel
 Résonne d'étranges et d'invisibles fanfares,
 Fanfares de trompettes triomphales et de cors :
 Le ciel
 Rayonne d'orgueilleuse et royale victoire.

Entre IRÈNE.

RACHEL

Salut, ô notre belle Reine,
 Salut, ô notre jeune Reine.
 De fraîches senteurs errent autour de toi,
 Et les rêves de la nuit, sans doute,
 Te firent d'harmonieux rêves :
 Peut-être y a-t-il d'amicales voix
 Que tu écoutes ?
 Tes regards sont gais, ô Irène,
 Et je vois
 Le rose sourire animer tes lèvres.

IRÈNE

Au long du mur, vers la fenêtre ouverte
 Montaient les jeunes liserons ;
 Sous la rosée, les lavandes et les thyms
 Parfumaient le clair matin,
 Et là-bas s'ébattaient les hérons
 Près de l'étang aux eaux bleues et vertes.

Et par le ciel c'étaient des vols blancs de colombes,
 Par le ciel où, d'argent pâli, rinit la lune,
 Et sur le fleuve voici des voiles que bombent
 Les souffles de la brise bienveillante et pure.

De la joie éveillait toute la plaine..

Et alors, amies, j'ai senti,
 Pourquoi? le sais-je moi-même ?
 J'ai senti que j'étais joyeuse.

ROSE-ALINE

Sois, ô douce Reine, joyeuse.
 Regarde l'horizon charmé
 Et vois des lueurs s'animer
 Dans la frondaison des yeuses.

Vois les jeunes filles qui vont
 Vers les aventures sereines :
 Que tes yeux s'éclaircissent, Irène,
 Tes yeux cléments, tes yeux profonds.

Qu'ils s'éclaircissent et qu'ils rayonnent,
 O Reine, de belles clartés ;
 La voix du matin a chanté
 La fin des heures monotones.

IRÈNE

La fin des heures monotones,
Et peut-être la mort des heures de bonheur.

Oh, j'ai vécu dans le silence et dans la paix,
Sans voir les étés qui fuyaient ni les automnes,
Et sans alarmes quand le vieil hiver frappait
D'un doigt neigeux et lent aux lourds vantaux de chêne.
J'ai été la solitaire, rêvant à peine
A ceux qui s'agitent et qui luttent, là-bas,
Et je riais aux fleurs qui parfumaient mes pas.
J'ai vécu loin des deuils et des plaintes serviles,
Et, si des malheureux me demandaient asyle,
Je leur ouvrais la grande porte du palais,
Puis ils partaient avec l'aumône qu'ils voulaient.

Solitaire, j'ai vécu des heures heureuses,
Et peut-être c'est la mort des heures heureuses :
Verrai-je encore les jardins pousser des flores ?
Et cependant qu'au ciel de triomphe l'aurore
Eteignait la lueur des étoiles pâlies,
J'ai souffert comme une vague mélancolie.

ARGIÈVE

O Reine, sois mélancolique :
Vois les plaines qui se froncent
De haies et d'épineuses ronces,
Et vois les épines des ronces
Qui déchirent et ensanglantent les tuniques.

Écoute monter des prairies
La plainte des frondaisons qui meurent,
La plainte des tiges meurtries :
Écoute la plaine qui pleure.

Et, ô Reine, sois mélancolique.

HERMIONE

O Sœur mélancolique, regarde
La plaine s'éclairer de joie ;
Regarde le soleil qui flamboie
Et qui erre parmi les arbres.

Un Archange a chassé la nuit noire,
Un Archange cuirassé d'or :
O Reine, c'est le temps où la douleur s'endort,
C'est le temps où tu vas vivre dans la gloire.

IRÈNE

Peut-être les voici venues
Les heures belles où éblouira l'espace,
Les heures de gloire et d'amour :
Et les fleurs que j'ai entrevues
Montaient gaiement vers le jour,
Et leurs senteurs embaument la terrasse.

Des femmes en robes nocturnes
Et de qui les lèvres n'avaient jamais souri
S'en allaient, taciturnes,
Par la plaine où chantait le matin :
Dans la jeunesse des prés fleuris,
Elles s'en allaient vers des pays très-lointains.

Et voici venir des vierges en robes claires :
Peut-être elles étaient descendues du ciel ;
Elles avaient dans les cheveux de la lumière,
Des sourires paraient leurs lèvres printanières,
Et leur murmure était un radieux appel
Vers des champs caressés de limpides rivières.

Alors, les yeux ravis,
J'ai vu danser les vierges douces comme l'aube ;

Elles chantaient des chants amis
 Et elles dansaient de belles rondes,
 Frôlant à peine les campanules et les mauves ;
 Elles dansaient de belles rondes
 Dans l'été frais épanoui,
 Et aux brises volaient les chevelures blondes.

Et j'ai senti que vers les pays très-lointains
 Où au bord d'étangs noirs pleurent les cyprès
 S'était enfuie,
 Oh, jamais elle ne reviendrait,
 La craintive mélancolie,
 Et j'ai regardé rire les champs et les chemins.

La plaine se dorait de clartés merveilleuses,
 O fêtes, et sur le fleuve aux flots immortels
 D'où montaient les hymnes des ondines heureuses,
 Les barques déployaient des voiles de soleil ;
 Et c'était par les champs le glorieux éveil
 D'un midi flamboyant et propitiatoire ;
 Et c'était partout, vers le ciel et dans le ciel,
 La fanfare qui proclame haut la victoire.

CÉLYANE

Puisses-tu, Reine aimée,
 Ne jamais pleurer ta joie.
 O douce Reine, évite les voies
 Rouges de pierres ensanglantées,
 Les voies tristes et aventureuses
 Qui mènent vers les villes tumultueuses.

MARIE-CINTHE

Reine, dans les villes aux rumeurs importunes
 Se perd la voix des cloches blanches et charmées,
 Et, parmi la poussière brune et la fumée,

Morne, meurt le Soleil, pâli d'impure brume.
Reine, ne va pas vers les villes importunes.

Détourne-toi, ô amie,
Des villes souffrantes et désespérées
Où le choc lourd des marteaux
Résonne aux nuits d'insomnies ;
Et vis dans les cités sacrées
Sur qui des Anges heureux et beaux
Planent en un frémissement d'ailes dorées.

IRÈNE

Sœurs, que mes voiles clairs s'enguirlandent de fleurs
Ou que mon noir manteau se flétrisse de cendre,
Puissé-je ne jamais éveiller la douleur ;
Puissé-je ne jamais, oh meurtrière, entendre
Le cri des malheureux que j'aurais fait souffrir,
Et, puisse-je, un doux soir où chanterait la terre,
Où chanterait le ciel glorieux, m'endormir
Les yeux extasiés de divine lumière.

ROSE-ALINE

O sœurs, voyez, voyez :
Là-bas, à l'horizon des plaines,
Voyez-vous des points d'or briller ?
N'entendez-vous pas des rumeurs lointaines ?

RACHEL

Oui, oui :
D'innombrables lueurs miroitent,
Et j'écoute grandir un étrange bruit :
Le bruit, sans doute,
De quelque immense foule en marche.

HERMIONE

O sœurs, je vois briller
Des éclairs d'or et d'acier ;

Je vois des soldats qui marchent ;
 Les lourds chevaux des cavaliers,
 Je les entends qui bondissent et qui piaffent,
 Et le soleil joue au poli des casques.

RACHEL

Le soleil luit en le cliquetis des armures,
 Les fanfares retentissent, hautes et nobles,
 Les lances, les boucliers et les glaives fulgurent,
 Et au souffle éclatant des brises
 Flottent des étendards que des rayons irisent,
 Et volent des manteaux de pourpre et de sinople.

HERMIONE

Regardez les héros superbes, élevant
 Au ciel les hampes des flammes et des bannières :
 Ils vont, parmi le son magnanime des cors,
 Et les chevaux fougueux et dociles au mors
 Agitent les rubans tressés en leurs crinières :
 La glorieuse armée est du soleil vivant.

IRÈNE

Ah, c'est beau..
 Les cavaliers traversent la plaine
 Aux rapides bonds des chevaux.
 Et l'on dirait que les clartés
 Me caressent de mystérieuses haleines :
 Je me sens frôlée de souffles enchantés.

O gaieté souveraine, ô joie..
 Oh, béni soit le ciel qui permet que je voie
 La chevauchée royale des héros..
 Sœurs, ô chères sœurs, ils sont beaux ;
 Ils sont beaux, et je les regarde
 Approcher dans l'été qui luit.

Quels rayons le soleil darde,
Et j'ai les yeux tout éblouis.

MARIE-CINTHE

Hélas, hélas,
Le doux silence est mort ;
Le frôlement des lances contre les armures
Et le tumulte effarant des cors
Ont tué le doux silence.

CÉLYANE

Hélas, hélas,
La plaine a perdu le sourire,
Et de cris stridents et avides
Retentit la plaine, qui paisible,
Se paraît de silencieux et frais sourires.

ARGIÈVE

Le pas mortel et lourd des chevaux t'a flétrie,
O plaine des pures corolles ;
Le vent qui passe, frémissant,
Emporte les souvenirs de vie,
Dans les tourbillons les fleurs sèches s'envolent..
O pauvre plaine déflurie..
Les cavaliers ont les manteaux rouges de sang.

IRÈNE

Les héros vêtus de soleil
En bonds rapides et fantasques
Approchent, et du ciel vermeil
Auréole l'or de leurs casques.

Ils ont foulé les jardins clairs
Étoilés de roses divines
Et les sables roux que les mers
Flattent de vagues opalines.

Et les hommes, heureux de voir
 Resplendir les glaives d'aurore,
 Ont proclamé le chant d'espoir,
 L'hymne royal qui commémore
 La gloire des héros vainqueurs,
 La gloire des héros charmeurs.

ROSE-ALINE

O Maitresse, chère Maitresse,
 Au galop de son destrier,
 Un cavalier
 S'éloigne du gros de l'armée :
 Comme de l'éperon il presse
 Les flancs de la bête animée.

HERMIONE

O Reine, Reine,
 Vers ton palais
 Il vient, bondissant à travers la plaine :
 O Reine, c'est le plus brillant et le plus fier
 Des héros que nos yeux contemplaient.
 Comme il fascine le regard..
 Sur les mailles éclatantes de son haubert
 Flotte un manteau d'or somptueux et de brocart.

RACHEL

Il vient, et la plaine le fête,
 Et les arbres dont bruissaient
 Les feuillages
 Se taisent et s'inclinent à son passage.
 Son cheval est paré de conquêtes,
 L'impérieux soleil l'éclaire d'une gloire,
 Et c'est
 Quelque Ange de la victoire.

IRÈNE

Je vois le Héros approcher..
 Et mes yeux
 Sont gais de te voir approcher,
 O Héros merveilleux.

ROSE-ALINE

Maitresse, voici
 Que le Cavalier a franchi
 Le verger et les parterres
 Et voici qu'il heurte la porte avec le glaive.

IRÈNE

O Rachel, Hermione,
 Rose-Aline, douces amies,
 Je suis joyeuse et je frissonne.
 Je vois luire les heures bénies.
 Le fleuve coule avec de grands feux dans les flots.

Allez, amies,
 Et que vos paroles accueillent le Héros.

Sortent RACHEL, HERMIONE et ROSE-ALINE.

IRÈNE

Il va venir..
 Il me semble, Seigneur, que déjà je t'écoute :
 Ta voix est douce parmi les parfums du soir..
 Oh, s'il allait partir,
 Vague passant qui demande sa route,
 Et que jamais, jamais, on ne doit plus revoir.

CÉLYANE

Irène, Irène,
 Ne t'en va pas vers la dolente plaine.

MARIE-CINTHE

Irène, Irène,
 Ne regarde pas vers les cités de deuil,
 Où meurent à la voix de l'orgueil
 Les joies sercines.

ARGIÈVE

Irène, Irène,
 Les chemins sont dévastés,
 Et, seuls, des lambeaux sanglants jonchent les routes qui mènent
 Au pays des sanglots, aux nocturnes cités.

Sortent CÉLYANE, MARIE-CINTHE et ARGIÈVE.

IRÈNE

Non, non :
 Le soleil roi me souriait à l'horizon
 Parmi les brumes lumineuses de l'aurore ;
 Le palais et la blanche terrasse se dorant
 De clémentes clartés et d'immortels rayons.

Et je suis la joyeuse Reine
 Vers qui s'en vient le Fiancé victorieux.
 Oh, qu'il vienne, qu'il vienne,
 Celui dont la victoire a réjoui mes yeux.

*Conduit par RACHEL, HERMIONE et ROSE-ALINE, qui sortent
 aussitôt, entre YEHL.*

IRÈNE

O toi qui apparus, soleil vainqueur des neiges,
 Parmi l'orgueilleux et le splendide cortège
 Des cavaliers hautains et des buccinateurs,
 Irène te salue et t'accueille, Seigneur,
 En son humble palais qu'illustrera ta gloire.
 Le jour, Seigneur, où tu foulas ce territoire

Que de soudaines fleurs réjonirent, au loin,
 Le jour de bonheur et de lumière où tu viens
 Me trouver au repos de la claire terrasse,
 Le jour où je te vois surgir, moi qui suis lasse
 Peut-être de vivre solitaire et cachée,
 Le jour où j'ai vu resplendir ta chevauchée,
 Sera pour moi le jour béni entre les jours.
 J'entends de radieuses voix chanter autour
 Du palais, des voix qui passent et te célèbrent.
 Irène te salue, ô Chasseur des ténèbres :
 O Seigneur qui m'éveilleras les belles heures,
 O Maître, sois le bienvenu dans ma demeure.

YEHL

Reine, j'ai parcouru les mers et les contrées,
 Et pour moi nulle puissance ne fut sacrée :
 Partout, sur les créneaux des burgs, sur les remparts
 Des villes ont flotté mes larges étendards,
 Et partout j'ai semé l'effroi de la déroute ;
 Et les hommes, timides et tremblants, écoutent
 Si le galop de mon cheval n'approche point.
 Femme, dès que le lourd glaive brille à mon poing,
 Mes ennemis, déjà suppliants, se prosternent,
 Avec des larmes de terreur en leurs yeux ternes ;
 Les prés et les forêts et les fleuves s'effarent
 Sitôt que retentit ma royale fanfare,
 Je passe triomphal et grand, et vers le ciel
 Le cri des peuples a clamé le nom de Yehl.

IRÈNE

Et je bénis l'heure joyeuse où le Roi Yehl
 Parut à mes yeux en son triomphe immortel.

YEHL

J'arrive de pays lointains où des bois noirs
 Silencieux parmi les matins et les soirs

Mornes d'un soleil rouge et lourds de langueurs moites
 Dorment auprès d'étangs qui jamais ne miroitent,
 Où d'étranges lucurs rasant parfois le sol,
 Où nul oiseau léger ne charme de son vol
 Les immuables cieux ni les tristes feuillages.
 Les soldats altérés ont bu d'impurs breuvages,
 Ils ont dressé la tente au terrain des marais,
 Ils ont vaincu les maux amers dont ils souffraient,
 Et nous revenons tous, plus glorieux encore.
 J'apparais plus superbe en la vivante aurore,
 Mon armure flambe plus claire, et mon cheval
 Foule les prés verts d'un sabot plus triomphal.

IRÈNE

Prince d'aurore, ô Roi des terres inconnues,
 Yehl, en ta fière victoire je te salue.

YEHL

Mes soldats dans la plaine errent déjà, marquant
 Avec les piques la place où dresser le camp,
 Et bientôt, par les prés fleuris, par les forêts
 Ombreuses de feuillages murmurants et frais,
 Au bord du fleuve et de ses ondes éclatantes,
 Surgira la splendeur innombrable des tentes.
 Tandis que là mes soldats se reposeront,
 Tandis que, le rire aux lèvres, la joie au front,
 Ils boivent en chantant ma victoire à voix haute,
 En ce château je veux, ô Reine, être ton hôte.

IRÈNE

Yehl, ô mon maître,
 O mon hôte,
 Entre au palais et sois le bienvenu.
 Ton clair passage a mis la plaine en fête,
 Et vois, la terrasse est en fête
 Et j'ai les yeux en fête ;

O Toi que l'Archange de la victoire élut,
 Entre au palais, mon hôte,
 Et les crépuscules et les aubes
 Béniront le palais en fête.

Dans la salle, les jeunes filles mes suivantes
 Balanceront pour nous la frêle gloriole
 Des plumes longues dont le rythme frais évente ;
 Ou, s'animant au son léger de la viole,
 Elles emmèleront en graciles figures
 La gaze des écharpes et des banderoles :
 Là-bas, le jardin frémit de gais murmures,
 Et moi, les yeux perdus en tes yeux qui flamboient,
 Je t'écoute qui dis tes belles aventures,
 O Roi vainqueur venu pour les heures de joie.

YEUX

Femme, ne sais-tu pas à quel Dieu j'obéis ?
 Femme, je veux guider vers de lointains pays
 Les conquérants dont m'acclame la grande voix,
 Vers de graves pays où dans l'ombre des bois
 Luisent des feux qui sont de magiques trésors ;
 Je veux que là, sous le harnois de fer et d'or,
 Gai, hennisse mon cheval aux pieds de tempête
 Qui humera dans l'air le parfum des conquêtes.
 Je ne m'oublierai pas en de vaines mollesses,
 Les trompettes bientôt m'appelleront : va, laisse
 Tes servantes filer la laine des quenouilles.
 Il ne faut pas que l'acier du glaive se rouille
 Ni que la poussière tombe ternir la lance.
 Que m'importent les chansons folles et les danses ?
 Peut-être dès l'aurore prochaine, sitôt
 Que mes hardis soldats seront las du repos,
 Je partirai, dans le soleil qui étincelle,
 Pour les conduire vers des victoires nouvelles.

IRÈNE

Tu partiras..
 Tu partiras, peut-être à l'aurore prochaine..
 Et là-bas,
 A travers la souriante plaine
 Et parmi la clarté des fleurs
 Et suivi des guerriers dont t'acclame la voix,
 Tu t'en iras
 Vers les victoires hautaines :
 Et moi,
 Je te regarderai partir, les yeux en pleurs.

YEHL

O femme, tes pleurs messieraient à ma fortune :
 Songe que par les monts couronnés de soleil,
 Songe que par les vals où ruisselle la lune,
 J'irai, la tête haute et les yeux en éveil.

J'irai, suivi de ma victorieuse armée,
 Et mes ardents regards arrêtés vers le Dieu
 Qui chevauche un noir cheval aux crins de fumée,
 Un cheval de qui les naseaux jettent du feu.

Mes héros, qui claironnèrent par la tempête,
 Foulent, lourds de butins que le glaive a fauchés,
 Des guirlandes au pavé des villes en fête ;
 Les sonores bourdons tonnent dans les clochers.

Je vaincrai, je vaincrai, loin des palais frivoles :
 Et ne pleure pas, ô femme, des larmes folles.

IRÈNE

Le ciel se voilera sur ma vie,
 Quand pour le départ t'appelleront les trompettes ;
 Et dans la nuit lente et muette
 Je resterai solitaire et l'âme endolorie.

Tu marcheras, ô Yehl, ô mon Héros,
 Vers les pays nouveaux
 Et vers les grandes batailles qui glorifient :
 Et moi,
 Tandis qu'encore tu t'illustreras, ô Roi,
 Je ne voudrai pas pleurer des larmes impies.

Et comment celle pour qui seront morts les jours calmes,
 Comment la triste et l'esseulée,
 Comment l'inconsolée
 Pourra-t-elle ne pas pleurer ses larmes ?

Yehl, ô mon maître,
 Toi pour qui les fleurs embaumaient les fenêtres,
 Quand loin de mon palais
 Clos et silencieux sous de pâles feuillages
 Tu combattras au fond des forêts automnales,
 Quand tu longeras les plages
 Où de sauvages mers amoncellent des galets,
 Quand tu entreras dans les villes triomphales,
 O Yehl, ô Roi,
 Te rappelleras-tu l'heure
 Où parmi la chanson des bois
 Et par les chemins embellis,
 Tu chevauchais vers ma demeure,
 L'heure où tu vins à moi ?
 Te rappelleras-tu celle qui t'accueillit ?

YEHL

Me rappeler, ô femme, celle qui m'accueillit ?

Le regard de nulle femme
 Ne brille en mon souvenir,
 Et la voix de nulle femme
 Ne chante en mon souvenir.

Par le monde,
 P'eut-être, à mon passage, certaines
 M'ont souri, les yeux clairs d'espoir,
 Et j'ai passé sans les voir,
 Poursuivant d'une marche hautaine
 Ma route vers la victoire féconde.

Et j'ai vécu mes jours de victoire
 Et jamais aucun souvenir de femme
 N'a hanté ma mémoire.

IRÈNE

Ah, des femmes sans doute
 Pleurent des larmes amères :
 Les pauvres femmes qui t'aimèrent
 Et que tu as dédaignées en ta route.

Et, je devine, en tes victoires, là-bas,
 O mon seigneur, tu m'oublieras.

YEHL

T'oublier..

Maintenant, le pourrai-je ?

Moi qui dans les plus farouches halliers
 Prenais pour lit la neige,
 Moi qui aux plaines saccagées
 Par les soleils les plus brûlants
 Dormais sur les herbes séchées,
 Quelle force, étrangement ressentie
 Dès qu'à mes yeux resplendirent les murs blancs
 De ton palais heureux de terrasses fleuries,

Quelle force m'a contraint à venir
Vers le palais joyeux que j'avais vu surgir ?

Irène, Irène, pour la première fois
En moi vivra, peut-être, un souvenir de femme :
Irène, ô toi la douce et l'accueillante femme,
Je penserai à toi.

IRÈNE

O mon seigneur, je te bénis,
Moi qui ne vivrai plus que de me souvenir,
Et puisse le ciel te bénir,
O Yehl, ô Roi qui m'apparus au jour béni.

O Passant glorieux, quand le soleil ami
Ensemencera d'or le jardin de la plaine,
Je reverrai cette heure et croirai que parmi
La brise, me caresse un peu de ton haleine.

Et aux nuits d'étoiles, quand le sommeil ami
Descendra, compagnon clair des minutes brèves,
De mes regards charmés et gaiement endormis
Je te contemplerai, beau Seigneur de mes rêves.

YEHL

Irène, Irène,
Quand, limitant le chemin où j'allais,
Se dressa ton palais,
J'entendis en moi-même
Une voix qui me parlait :
« O Yehl, va-t-en vers le palais.
Vers le palais d'heureuse vie. »

IRÈNE

Ah, comme dans l'aurore inflétrie
Les floraisons me souriaient.

YEHL

La voix était douce à entendre,
 Et je lui obéis, sans crainte :
 Oh, la voix était tendre
 Comme la voix de quelque sainte.

IRÈNE

Entre dans le palais, mon seigneur et mon hôte,
 Dans le palais glorifié de ta venue.

YEHL

Moi qui écoutai la voix encore inconnue,
 J'entre dans ton palais, douce Reine aux yeux d'aube.

Sortent YEHL et IRÈNE.

Entrent RACHEL, HERMIONE et ROSE-ALINE.

RACHEL

Sur le fleuve semé de corolles,
 Et d'où rayonnent des clartés triomphales,
 Sur le fleuve et vers la mer volent
 Des barques nuptiales.
 Les équipages juveniles y déploient
 Des voiles d'or et de soie,
 Et parmi les chansons de joie
 Volent les barques triomphales.

HERMIONE

Au baiser de la claire brise,
 Le trésor des blés ondule :
 Et les aulnes au bord des eaux
 Que la chaude lumière irise,
 Et les roseaux tout sonores de libellules
 S'érigent vers le ciel plein de parfums royaux.

OSE-ALINE

L'air est embaumé de roses,
Et voyez
Palpiter les fleurs décloses
Au long des mélodieux sentiers.

RACHEL

La plaine s'exalte d'arômes,
La plaine éblouissante :
Ecoutez la brise qui chante ;
Elle va frôler de sa radieuse haleine
Le dôme
Des forêts vivantes de gloire ;
Elle apporte la joie en son cours,
Et la plaine
Heureuse de boire le jour
Triomphe sous le pur soleil et sa victoire.

Le rideau se ferme lentement.

ACTE II



Le rideau ouvert, on voit une forêt épaisse et crépusculaire, et çà et là, parmi les arbres, des tentes.

Quatre femmes, ALEXANDRA, LYDIE, GISÈLE et HEDWIGE sont couchées à terre ou s'adossent aux arbres.

ALEXANDRA

O nuit,
Nuit éternelle de la forêt,
Nuit douloureuse où n'apparait
Nul sourire de quelque nymphe propice,
Nuit où nul rayon de lune ou d'étoile ne luit,
Nuit sauvage où parfois grandissent
Les chants troubles des guerriers,
O nuit morne, ô nuit qui voiles tous les sentiers..

Oh, la Déesse
Qui s'en venait jadis les mains pleines de gemmes,
La Déesse au front de fête,
La voici maintenant déesse de tristesse.
Ses cheveux déflouris sont lourds de tempête
Et ses mains décharnées sèment
Dans le vent humide et gémissant qui l'emporte
Des gouttes de perles mortes.

LYDIE

Heures lentes, heures où s'embrume le ciel,
Où la forêt se dénude,
O froides heures..

D'un talon nerveux et rude
 Nous foulent des maltres cruels,
 Et de beaux adolescents en deuil
 Passent parmi les languissantes heures,
 Parmi les heures sombres où meurent
 Les clartés des anciens accueils,
 Où même les souvenirs meurent.

Oh, les chères heures d'autrefois
 Où les fiers jeunes gens venaient vers ma demeure ;
 Et la chanson de ma voix
 Les saluait de paroles amies ;
 Les heures de joie ou d'amoureuse accalmie :
 Elles sont mortes, les chères heures.

GISÈLE

Oh, par les bois, les soirs incléments
 Où se tait l'hymne des étoiles amicales,
 Où vers le ciel dont toutes les clartés sont éteintes

Tourbillonnent éperduement
 Sous la force dominatrice des rafales
 Les feuilles qui gémissent des plaintes.

Les verrai-je refleurir, les beaux soirs ?
 J'allais, rieuse, vers la limpide fontaine,
 Aux treilles blondissaient des grappes,
 Joyeuse je chantais des rondes à voix pleine,
 Et dans la douce paix du soir
 Me répondait une invisible harpe.

La rafale aux amers sanglots
 A glacé l'eau de la fontaine,
 Aux treilles sont flétries les grappes,
 Et la harpe est muette en les soirs sans repos.

HEDWIGE.

O crépuscules dont les rayons caressants
Auréolent aux vitraux les Vierges pieuses :
Et les prières s'envolaient, silencieuses,
Vers les voûtes de la chapelle, avec l'encens.

Ombre et silence, ô la cellule pacifique..
Un crépuscule doux, frisson mystérieux,
Charmaît de visions angéliques les yeux,
Et de l'amour s'exaltait en muet cantique.

Oh, la seule douceur, de rêver au silence
Du temps où, sœurs silencieuses, vous priez..
Oh, le choc des lances contre les boucliers..
Même la nuit, hélas, a perdu le silence.

Entrent BERTHOLD et DÉMAS.

BERTHOLD

Allons, debout, les esclaves :
Au travail, et plus de gémissements vains ;
C'est l'heure où nous avons soif et faim,
Nous, les vainqueurs et les braves.

DÉMAS

Sous les tentes
Préparez les vins et les viandes,
Et que bientôt
Nous puissions vider les plats et les brocs.

BERTHOLD

Vite, obéissez, sans murmures :
Vous le savez, nos colères sont dures.

ALEXANDRA

Ah, certes, ce n'est pas d'un lâche
De menacer ainsi des vaincues,

Et ce sont de nobles vainqueurs, ceux-là qui s'évertuent
A tourmenter des femmes lasses.

LYDIE

C'était l'heure où jadis par la ville
Je chantais, libre et aimante et rieuse,
L'heure où ces hommes aux paroles orgueilleuses
Me font pleurer des larmes serviles.

GISÈLE

Oh, j'étais trop joyeuse
De me mirer aux limpides fontaines,
Et je pleure des larmes vaines
Aux fontaines
Que troublent et que rident les nuits pluvieuses.

HEDWIGE

Oh, les lâches, les lâches
Dont les chevaux foulent les bonnes moissons,
Et qui, tandis que du sang tremble à l'horizon,
Viennent, suscités pour les mauvaises tâches.

BERTHOLD

Silence, femmes, silence :
Quand ont parlé les hommes de guerre,
Les captives doivent se taire.
A vos tâches, l'heure avance.

Sortent ALEXANDRA, LYDIE, GISÈLE et HEDWIGE.

DÉMAS

Oui, l'heure avance :
Encore un jour aura passé,
Dans la forêt et dans la plaine
Le camp est toujours dressé ;
Encore un jour aura passé
Sans que notre chef revienne.

BERTHOLD

Trois fois déjà les trompettes
 Ont sonné les fanfares de marche,
 Fanfares qu'en vain les échos
 Répètent et propagent :
 La rouille seule rougit nos glaives rongés,
 Le palais, là-bas, reste clos,
 Et Yehl,
 Lui si ardent jadis à chevaucher,
 N'entend pas notre appel.

DÈMAS

Pour un vain repos que des soldats méprisent
 Yehl oublierait les batailles farouches ?
 Non, non : il va surgir plus terrible et plus fort.
 Qui de nous pourrait dire, Berthold,
 Toutes les villes qu'il a conquises,
 Toutes les campagnes qu'il a désolées ?
 Sa faux luisante et rude couche
 Les gerbes les plus orgueilleuses sur le sol.
 Oh, qu'il est beau dans la mêlée,
 Le faucheur qui fauche les têtes,
 Le Héros armé de tempête.

BERTHOLD

Va, il en est, et des plus forts et des plus braves,
 Sur les épaules de qui tombe,
 Un triste soir,
 Le manteau plombé de la paresse.
 Adieu, dès lors, la vie noble et sans entraves :
 Leurs maisons lourdes sont des tombes,
 Leurs yeux ne savent plus voir..
 O pauvres fous que dompte la paresse.

Entrent GOBBERTUS et ORPHAN.

GODBERTUS

Voilà, sage Berthold, qui est bien dit.
 Les pauvres sous qu'a domptés la paresse
 Ne s'enivrent plus au parfum sanglant
 Des prés qu'empourpre la bataille ;
 Ils ne connaissent plus la bonne ivresse
 Qui enflamme les regards des hommes hardis :
 Les lâches compagnons, qu'ils aillent
 Loin des pays où nous dressons nos camps :
 Les imprudents, s'ils ne songent pas à nous fuir,
 Apprennent combien sont farouches nos colères,
 Et ceux qui seraient assez vils pour les chérir
 Peuvent pleurer sur eux des hymnes funéraires.

DÉMAS

Certes, Godbertus, comme toi je hais
 Les guerriers qui écoutent les lâches conseils
 Et dont, un matin, le pied boite :
 Qu'ils s'endorment au fond de leurs palais
 Loin des pays vermeils
 Où sous le soleil les flaques de sang miroitent,
 Et que des eunuques aux voix aigres
 Leur chantent des chansons lentes et les célèbrent.
 Nos mâles voix ne clameront
 Que vers les forts de qui l'armure est bosselée
 Et qui dans les formidables mêlées
 Ruent leurs grands chevaux furibonds
 De la morsure des éperons.
 Et je maintiens que Yehl, Yehl le Héros sans peur,
 Yehl le Victorieux
 Chevauchera toujours le premier parmi ceux
 Vers qui montera la gloire de nos clameurs.

GODBERTUS

Yehl le Héros s'attarde bien longtemps

Au palais dont là-bas s'étagent les terrasses :
La demeure semble pacifique pourtant.

S'il n'allait pas revenir vers nous ?
Si la peur de combattre allait blêmir sa face ?
S'il allait se joindre au troupeau des fous ?

DÊMAS

Tes paroles outragent le Maître.

GODBERTUS

Pouvons-nous dire, Dêmas, qui l'accueillit
En ce palais de qui les murs fleurissent ?
Peut-être, maintenant, faible et séduit,
Yehl le Héros, Yehl le Brave
Ecoute des voix corruptrices,
Les voix qui savent
Rhythmer les chants de mollesse,
Et peut-être il maudit,
Agenouillé devant quelque princesse,
Les heures rouges où sonnait la voix des cuivres,
Les heures belles qu'il ne voudra pas revivre.

DÊMAS

Non, non, tu dis de mauvaises paroles,
Je crois au courage invincible de Yehl.

BERTHOLD

Pourtant qui de nous sait,
O confiant Dêmas,
Si par malheur
Godbertus n'a pas dit vrai.

DÊMAS

Ah, s'il a dit vrai, que se brisent nos épées..

ORPHAN

S'il n dit vrai, que nos épées
 Frappent le guerrier vil
 Qui aura sui la gloire des périls,
 Et je veux qu'un fer de ma lance
 Saigne, ô lâche, ta tête coupée.

Oui, oui, si Yehl oublie l'ancienne vaillance,
 S'il apprend à connaître la peur,
 S'il marche vers le silence,
 Malheur à lui, malheur.

DÊMAS

Orphan, Orphan, si le Maître nous a trompés,
 Nous serons avec toi, pour nous venger.

Ah, ah, de ce côté, n'entendez-vous pas
 Un bruit de feuilles que froissent des pas ?

BERTHOLD

Oui, oui, j'entends s'approcher des pas.

GOBBERTUS

On dirait des pas qui hésitent.

DÊMAS

Compagnons, dans la nuit obscure
 Je reconnais celui qui vient :
 C'est le Maître, c'est Yehl.

Il ne nous oubliait pas, je le savais bien :
 Le sang et le soleil luiront encore à son armure
 Et nous clamerons ses victoires vers le ciel.

ORPHAN

Ah, puisse encore, dans les plaines éblouies,

Son glaive resplendir et moissonner les vies.

Entre YEHL.

DÉMAS

C'est toi, c'est toi.
Salut, Maître toujours vainqueur et vénéré,
Salut, ô Yehl, et gloire à toi
Qui reviens pour conduire aux luttres tes guerriers.

GODBERTUS

Yehl, loin de nous, tu t'es attardé bien longtemps.

BERTHOLD

Maintenant, Yehl, nous voulons revoir
Des matins où nous combattons joyeusement
Et des soirs
Où nous pourrons chanter des hymnes triomphants.

ORPHAN

Ne trompe pas notre attente :
Ordonne de lever les tentes,
Et que bientôt
Nous lancions nos flèches éclatantes
Contre des ennemis nouveaux.

YEHL

Où suis-je? où suis-je?

Oh, je restais là-bas,
Là-bas, où dans les jardins et sur les terrasses
Les fleurs chantent,
Je restais en proie à je ne sais quel vertige ;
Et j'étais sourd aux longs appels vers le combat,
Et j'écoutais, tels ceux que les guerres harassent,
Les violes, oh si frêles et si caressantes.

ORPHAN

Ah, ah, charmé par de folles chansons,
Le faucheur oubliait le temps de la moisson.

YEHL

O mes amis, mes amis,
Voici que je vous retrouve,
Et voici que je me retrouve :
Le vertige est fini.

O mes amis, mes amis,
J'ai entendu le cri joyeux que jettent
Vers les nues et vers le ciel
Les claires trompettes,
Et j'ai revu, à cet appel,
Les jours empourprés de victoire :
J'ai secoué la paresse et la honte
Et je reviens à vous, ô les amis de gloire,
O les forts, ceux que rien ne dompte.

DÉMAS

Va, foule encore les chemins que tu foulais,
O Yehl, ô toi qui as quitté le blanc palais.

YEHL

Oui, j'ai quitté le blanc palais,
L'harmonieux palais où me riait Irène..
Oh, la voix claire qui mêlait
Son hymne à la chanson qu'égrène la mandore,
O voix d'une amicale sirène,
Voix qui semblent guider vers d'étranges aurores..

GODBERTUS

Ah, ah, Yehl le Rêveur regrette la sirène
Dont le charmaît la voix, là-bas, dans le palais.

YEHL

Non, je n'entendrai plus la voix,
 Sans doute la voix mauvaise,
 Dont le charme m'aurait alanguï de paresse,
 Et j'ai fui la terrasse et les fleurs, à jamais.

O mes guerriers, je suis encore votre roi,
 Le batailleur à qui nulle armure ne pèse,
 A qui le Dieu au cheval flamboyant promet
 L'abri docile des farouches forteresses.

Non, non, je ne la verrai plus, l'Euchanteresse.

Demain,
 Quand l'aube naissante effacera les étoiles,
 Arrachez les pieux des tentes, ployez les toiles,
 Et en guerre : suivons l'héroïque chemin :
 Hors de la gaine tirons les glaives farouches,
 Allons vers les fleuves boueux et les prés rouges,
 Vers les murs crénelés de fumée et de nuit ;
 Nos chevaux bondiront sur les palais détruits,
 Nos glaives flamboieront de sang et de massacres
 Et le plaisir glorifiera nos fronts que sacrent
 Les feux étincelants des soirs chauds et vermeils
 Où s'immole pour nous la pourpre du soleil.

DÉMAS

Yehl est toujours le Héros d'autrefois,
 Yehl, Yehl, gloire et victoire à toi.

GODBERTUS

Oui, si tu nous guides, gloire et victoire à toi.

BERTHOLD

Gloire et victoire à Yehl.

ORPHAN

Puissé-je dire encore : Victoire à Yehl.

Entrent ALEXANDRA, LYDIE, GISÈLE et HEDWIGE.

LYDIE

Pour les maîtres
Les boissons écumeuses sont prêtes.

ALEXANDRA

Pour les braves
Les viandes sont dressées sur les tables.

HEDWIGE

Oh, c'est lui, c'est le roi, c'est Yehl,
Celui qui foule aux pieds l'or amical des champs,
Celui qui crie ses blasphèmes vers le ciel,
Et dont la victoire ensanglante les couchants.

O pauvre seigneur, pauvre aveuglé qui te vantes
D'avoir dispersé dans l'orage les épis,
O pauvre vainqueur, glorieux d'avoir ravi
La paix du silence virginal aux orantes.

GISÈLE

Tes chevaux qui soufflent du feu par les naseaux
Ont desséché dans les plaines
L'onde claire, l'onde qui murmurait, des fontaines,
Ils ont brûlé les narcisses et les roseaux.
Les plaines ont perdu leur douce voix :
Oh, les violettes cristallines des fontaines,
Les fraîches rondes d'autrefois..

LYDIE

Sur les villes, maintenant des ruines
Où s'effritent les chapiteaux et les volutes,
Ne fleurit plus la lune ricieuse et amoureuse :

Elle a voilé sa lueur argentine
 Depuis que sont mortes les joueuses de flûtes,
 O Yehl, Prince des heures douloureuses
 Et qui n'est gai que de marcher par des ruines.

YEHL

Ces captives, leurs plaintes m'importunent.

ALEXANDRA

Nos plaintes, ô Yehl, t'importunent :
 Les plaintes
 Que par les nuits noires de brumes
 Nous gémissons au fond des forêts vaines.
 Nos plaintes t'importunent,
 O semeur de mort et de haine.
 Ecoute, écoute :
 Nous te harcèlerons, ô guerrier, de nos plaintes
 Et nous troublerons tes triomphes de nos plaintes :
 Que tu suives ta sanglante route,
 Que tu entres dans le deuil des cités,
 Vainqueur ivre qui chevauche les tempes ceintes
 D'une rouge couronne,
 Tu nous verras les yeux pleurants et mornes,
 Et tu entendras la tristesse de nos plaintes,
 Supplice amer que toi-même t'es suscité.

YEHL

Que, cette nuit encore,
 Ces femmes vous servent les mets et les boissons ;
 Et avant que l'aube ait blanchi l'horizon,
 Je veux qu'elles ne puissent plus gémir de plaintes :
 Leurs yeux ne verront pas poindre l'aurore.

ORPHAN

C'est bien, ô Yehl, nous comprenons.

LYDIE

Je ne reverrai pas la ville où je riais.

GISÈLE

Je ne reverrai pas les prés qui me riaient.

ALEXANDRA

O Yehl, je ris de ton courage,
Brave qui ne veut pas que vive le remords.

HEDWIGE

Mes sœurs, c'est le dernier orage :
Les pleureuses peuvent sourire à la mort.

DÉMAS

Allons, venez, les servantes.

YEHL

Amis, bientôt j'irai vous joindre sous la tente
Où l'on boit et où l'on chante.

Sortent BERTHOLD, GODBERTUS, DÉMAS, ORPHAN, ALEXANDRA,
LYDIE, GISÈLE *et* HEDWIGE.

YEHL

« O Yehl, tu ne veux pas que vive le remords. »

Le remords?

Dans les cités et par les plaines
J'ai chevauché, l'épée au poing,
Et je sentais autour de moi des Dieux sanglants
Qui me frôlaient de leur haleine :
Ils m'excitaient vers la bataille, au loin,
Le galop de ma bête leur semblait trop lent,
Et j'écoutais leur voix de joyeuse tempête :
Et vers la victoire, au loin,
J'éperonnais la bête.

J'allais, j'allais, et dans ma course radieuse,
 Oh, comme ils sonnaient gaiement, les sabots,
 J'ai fauché par centaines,
 J'ai fauché du fil clair de ma faux,
 La belle, la vaillante et la glorieuse,
 J'ai fauché de viles moissons de vies humaines.

Moi, le Vaillant, moi le Victorieux,
 Quel remords pâlerait les éclairs de mes yeux ?
 Je laisse le remords
 Aux lâches qui s'enfuient, terrifiés,
 Au seul bruit du glaive heurtant les boucliers ;
 Le remords ne vient pas hanter les forts,
 Ceux qui se baignent en riant
 Dans les fleuves rougis de sang.

Ces femmes aux paroles amères
 Mourront dans la railleuse nuit,
 Et moi, j'irai encore où le soleil roux luit,
 J'irai, fidèle aux splendeurs coutumières,
 Et je n'entendrai plus harceler ma fortune
 Les voix qui importunent.

Ces femmes qui pleuraient et gémissaient,
 Pâles et mélancoliques lys
 Courbés au vent d'un froid crépusculaire,
 Je ne veux plus que nul les entende, jamais.
 Jadis,
 J'écoutais sans colère,
 Les lentes plaintes des esclaves :
 Que m'importaient les larmes et les cris ?
 Je passais, impassible et grave,
 Sûr de la vanité des larmes et des cris
 Et sûr d'aller par les chemins semés de joie :

Pourquoi, ce soir,
 A l'heure où j'ai revu briller l'ancienne voie,
 Me suis-je ému de plaintes vaines ?
 Non, je n'ai pas perdu mon beau mépris
 Pour les esclaves aux larmes de désespoir,
 Et je reste insensible aux peines.

Oui, je suis toujours Yehil, le même :
 Celui qui aime les tumultes,
 Celui dont le glaive est un rayon de soleil ;
 J'ensanglante les lacs et les vals
 Et je ruerai les sabots rouges de mon cheval
 Sur les multitudes que l'épouvante convulse :
 Je suis Yehil, Héros du crépuscule vermeil.

Le Héros que vêt le crépuscule vermeil
 Est sourd à la dolente voix de la pitié,
 Il ne cueille pas les fleurs vaines des sentiers,
 Sa large route coupe hardiment les plaines,
 Sa route qui s'éloigne du château d'Irène.

Irène..
 Comme les fleurs embaumaient
 Dans les jardins de la belle Souveraine,
 Et comme les violettes s'animaient
 Aux doigts ailés de la pure musicienne :
 Et les chansons charmeuses s'envolaient
 Vers des pays frais de lacs d'ombre limpide
 Où se mirent des parcs aux futaies tranquilles,
 Où glissent, autour des clairières des lacs,
 Des barques aux voiles lucides,
 Où se mirent de blancs et silencieux palais,
 Où glissent des barques sereines.
 Oh, les douces chansons de la très douce Irène.

Pourquoi mes rêves fous s'échappent-ils
 Vers le château d'Irène,
 Quand je ne reverrai pas le château d'Irène,
 Quand il faut que jamais je ne le revoie ?
 C'est au château d'Irène
 Que séduisent les plaisirs vils,
 Qu'enchantent les mauvaises joies.

En guerre, en guerre,
 En guerre loin du château qui séduit,
 En guerre vers la gloire et vers les rouges bruits :
 Je dompterais la terre.

Et pourtant, ô Irène,
 Oh, ton château et tes douces chansons, Irène..

Rêveur, il s'accoude à un arbre.

Entrent IRÈNE, RACHEL, HERMIONE et ROSE-ALINE.

ROSE-ALINE

O Reine, Reine,
 Sous la forêt, dans les sentiers de nuit,
 Loin de la plaine,
 J'ai peur : nulle clarté ne luit.

IRÈNE

O Rose-Aline,
 Ne m'effraie pas de tes troublantes paroles :
 Quel vent a séché l'étoile des corolles ?
 Et ma robe s'est déchirée aux épines.

HERMIONE

Viens, Irène, pourquoi trembler ?
 Viens vers le beau Roi qui marche dans la victoire ;
 Aux gouttes des pluies automnales et noires
 L'heureux bois ne s'est pas encore défeuillé.

ROSE-ALINE

Voici des larmes vagues qui troublent
 Mes yeux amis des sourires.
 Irène, ô chère Maîtresse, je retourne
 Aux terrasses où l'on voit les fleurs sourire.

ROSE-ALINE *sort.*

IRÈNE

Elle est partie,
 Rose-Aline, la rieuse..
 Oh, je m'en vais, vers quelle vie ?
 Vais-je vers les heures heureuses ?

RACHEL

Suis-nous vers les heures heureuses,
 O belle Maîtresse :
 Suis-nous par la forêt gaiement aventureuse
 Où chantera la gloire de ta jeunesse.

HERMIONE

Suis-nous par les sentiers heureux,
 Suis-nous vers les heures de joie .
 Bientôt tes yeux émerveillés
 Contempleront l'époux victorieux,
 Celui dont les vents triomphaux déploient
 Les étendards ensoleillés.

IRÈNE

Je le verrai, je le verrai,
 Il me dira les paroles d'espoir
 Et les arbres amis frémiront dans le soir..

Et pourtant j'ai peiné,
 J'ai quitté le palais aux lumineuses voûtes,
 J'ai suivi une dure route,

Les étoiles se sont effacées au ciel,
Et je n'ai pas vu le roi Yehl.

YEHL

Il semble que dans la clairière
Une voix murmure mon nom,
Une voix douce, une voix de lumière..

Non, c'était quelque brise, et le charme se rompt.

RACHEL

Viens, suis-nous vers les chemins radieux.

HERMIONE

Vers les chemins bordés d'arbres victorieux.

IRÈNE

Oh, les chemins où sous les arbres immortels
M'apparaîtra le Héros Yehl.

YEHL

Oh, la voix a parlé, la voix pure et sereine,
Pure et sereine comme la voix d'Irène.

Irène..

IRÈNE

Amies, amies, il a parlé :
J'ai entendu sa voix, là, m'appeler.

YEHL voit IRÈNE, et vient vers elle.

YEHL

Irène.. c'est toi que j'avais entendue.
Oh, je ris, vois, de ta venue.

IRÈNE

Yehl, oh, j'ai entendu ta voix.
Je te retrouve et je suis bienheureuse, vois.

HERMIONE

Voici luire l'heure bénie.

RACHEL.

Sois heureuse, ô Reine bénie.

Sortent RACHEL et HERMIONE.

IRÈNE

C'est toi, c'est toi.
 Mes yeux ravis te contemplent encore,
 Mes yeux illuminés, ô mon Roi,
 D'une fraîche et nouvelle aurore.

YEHL

C'est toi, Irène,
 Toi que j'avais quittée.
 Vers moi sans doute quelque Dieu t'a guidée :
 Tu as surgi là-bas, sous les pins et les chênes,
 Blanche et pure et douce à mes yeux,
 Clarté jeune et joyeuse pour mes yeux.

IRÈNE

Ami,
 Ami cruel, pourquoi es-tu parti ?
 Comme j'ai pleuré de ne plus te voir..

En mes jardins
 Qu'attristait un souffle de morne soir,
 Les pâles fleurs s'étaient flétries ;
 Çà et là larmoyaient des rayons éteints
 Et au vent qui gémissait dans la brume du soir
 Tombaient les feuilles rougies.

YEHL

Je suis parti, ô femme,

Je suis parti vers l'appel cuivré des buccius.
 Qu'importe que les fleurs de tes jardins se fanent ?
 Qu'importe que l'eau sanglote dans les bassins ?
 Je suis parti vers la victoire souveraine :
 Vêtu du large manteau de pourpre mouvante,
 Je trônerai dans mes grands palais d'incendies
 Et parmi le troupeau des rouges épouvantes
 Je marcherai vers la victoire souveraine.
 Vois-tu le soleil luire à ma lance hardie ?
 Entends-tu m'acclamer les héros que j'entraîne ?
 Vers la gloire j'ai fui les terrasses d'Irène.

IRÈNE

Ami cruel, sans songer que mouraient les fleurs,
 Tu t'en allais, tu t'en allais ;
 Ami cruel, oh par qui j'ai connu les pleurs,
 Tu n'as pas détourné les yeux vers le palais,
 Et j'étais malheureuse,
 Et en ta fuite orgueilleuse,
 Ami cruel, tu m'oubliais.

YEHL

Non, je n'oubliais pas, Irène :
 L'appel, là-bas, retentissait, impérieux ;
 Et il fallait que j'obéisse aux voix hautaines,
 Moi, de qui la bataille est le jeu,
 Et je suis venu revivre la vie ancienne.

Et tandis que j'allais, heureux
 D'espérer des victoires nouvelles,
 Mes beaux souvenirs s'échappaient vers toi, fidèles :
 Ta grâce, ô femme, hantait mes yeux,
 Et parmi le vent du soir j'entendais encore
 Passer tes hymnes si tendres et si joyeux,
 Et je rêvais aux chants de tes douces violettes.

IRÈNE

Ainsi, doux ami, tu n'avais pas oublié ;
 Et par les plaines où tu chevancheras
 Toujours victorieux, toujours glorifié,
 Tu ne m'oublieras pas ?

YEHL

Comment, Irène,
 Oublier ta grâce sereine ?
 Et comment oublier les heures
 Claires de joies inconnues
 Que j'ai vécues
 En la retraite fleurie de ta demeure,
 O ma belle Reine ?

IRÈNE

Tu ne m'oublieras pas,
 C'est bien, et je dois être heureuse.

Oh pourtant, je serai malheureuse.

Oui, loin de moi, tu revivras les aventures :
 Et moi, songeuse par les allées
 Où les pauvres fleurs moururent
 Et que poudre la neige d'un précoce hiver,
 Je chercherai en vain les chansons envolées,
 A jamais envolées,
 Depuis que mon Héros, joyeux et fier,
 S'en est allé parmi les aventures.

YEHL

Quand je partis, les fleurs pâlirent ?
 Et tes yeux où luisaient des clartés,
 Tes yeux qui étaient des sourires,
 Voici tes yeux qui pleurent attristés.

IRÈNE

Dans le jardin où les branches grises larmoient
Solitaire, je passerai,
Et je n'aurai pour joie
Qu'à rêver aux matins enfuis, et à pleurer.

Les beaux matins ensoleillés ne luiront plus ;
Loin de celle qui gémit, le Héros s'illustre
Par la splendeur et par le triomphe des luttes..
O mon Héros aimé, pourquoi es-tu venu ?

Dans les ombres mornes du soir,
Je suis partie,
O Yehl, et j'ai cherché ta voie.
Oh, je ne peux plus vivre sans te voir :
Pour vivre, ô ma vie,
O ma joie,
Il faut que je te voie.

Vais-je errer seule, et mi-morte, et sans espoir
Par les allées à jamais déflouries ?

YEHL

Ecoute, Irène, écoute :
J'avais entendu les buccins qui m'appelaient
Et je suivais ma route
Que doraient les rayons de l'antique soleil.
Et pourtant vers ton blanc palais
Et vers tes terrasses de fleurs
Et vers tes jardins de lumière
Mes regards, fuyant le chemin vermeil,
Se détournaient, pour voir encore tes fleurs,
Pour voir encore ta lumière.

IRÈNE

Si tes pas s'étaient détournés,
Oh, les jardins auraient chanté.

YEHL

Et voici que tu es venue,
Belle, et charmeuse, et tu m'implorais.
Oh, les arbres de la forêt
N'ont-ils pas chanté quand tu m'es apparue ?

Irène, reste auprès de moi,
Reste dans la forêt qui chante,
Reste, ô Irène, et que j'entende
Le murmure ailé de ta voix.

IRÈNE

Rester auprès de toi.. te voir..
Toujours..
Ah, tu as béni mon espoir,
Yehl, ô Yehl, je suis bienheureuse.

YEHL

Irène, nos destins glorieux s'accomplissent :
Viens, entre dans ma tente, et en triomphatrice
Ainsi qu'il sied à la compagne du Héros.
Les buccins et les cors éveilleront l'écho
Par les fanfares qu'ils vont clamer pour la Reine,
Et le fleuve, là-bas, la forêt et la plaine,
Tout sonnera pour toi d'hymnes victorieux.
J'assemble les soldats, Irène, car je veux

Que tu entres parmi les torches et les fêtes,
Guerrière qui conquis la plus belle conquête.
Demain, après la nuit où tu as triomphé,
Nous partirons, ceints du glaive lourd et coiffés
Du casque où les rayons du soleil se réfractent,

Vers les villes en feu et vers les beaux massacres :
 Et près de moi, le front joyeux et les yeux clairs,
 Tu commanderas aux tueurs braves et fiers
 De qui du sang éclabousse l'armure de fer.

Vois, la forêt s'émeut et la nuit n'est plus noire :
 J'assemble, Irène, ton cortège de victoire.

YEHL *sort*.

IRÈNE

Yehl, Yehl.. Qu'a-t-il dit? qu'a-t-il dit ?

Des mots étranges ont sonné dans ses paroles.

Un vent froid passe dans les arbres alourdis.

Non : je suis folle :
 Les feuilles murmurent au souffle gai de la brise.

Je suivrai mon Héros par les combats hardis,
 J'entrerai avec lui dans les villes conquises,
 Où chanteront les claires cloches.

Oh, n'ai-je pas entendu le bruit
 D'une rafale qui approche ?

Non : je suis folle :
 A travers la clémente nuit
 Çà et là de frêles oiseaux volent.

Ils volent, joyeux et légers,
 Comme mes rêves.

O mes doux rêves..

Ils volent loin des pays affligés
 D'hivers pesants qui les ruinent
 Et loin des flots que les noires tempêtes soulèvent :
 Ils volent vers les beaux vergers
 Et vers les fleuves frais où chantent les ondines,
 Où voguent au caprice ami des flots en fleurs
 Et des brises harmonieuses
 Les barques aux claires couleurs
 Dont le soleil dore les voiles glorieuses.

Entrent ALEXANDRA, LYDIE, GISÈLE et HEDWIGE.

ALEXANDRA

C'est la dernière nuit,
 La nuit
 Où veille la Mort, guetteuse
 Aux yeux d'ombre et de sang.
 Aucune lumière ne luit
 Dans la forêt pleine de vent,
 Dans la forêt aux feuilles douloureuses.

LYDIE

Les flûtes d'autrefois se taisent,
 C'est la nuit sans ors et sans voix,
 C'est l'aveugle nuit par les bois
 Et sur les pins et les mélèzes
 Une angoisse mortelle pèse :
 Où chantent les voix d'autrefois ?

Les joueuses de flûtes sont mortes
 Et les beaux amants qui me riaient sont morts ;
 D'un lourd et morne sommeil la forêt s'endort :
 Voici venir la Mort qui m'emporte.

GISÈLE

Peut-être, loin des forêts mortelles,
 Aux treilles près de qui les chœurs viennent danser,

Des grappes blondes mûrissent-elles,
En des pays où les tueurs n'ont point passé.

Au pays où je vivais passèrent les tueurs,
Ils ont brûlé les treilles blondes,
Et les rieuses, celles qui aimaient danser en chœurs,
Ont saigné de blessures profondes :
Et je pleurais, et voici que je meurs.

IRÈNE

Qui sont ces femmes ?
Oh, sans doute pâles et lasses,
Dans la nuit dolente elles passent,
Et leur voix est pleine de larmes.

HEDWIGE

Mes sœurs, pourquoi nous lamenter de nos tortures ?
Nous mourrons les yeux clairs et calmes : nos mains pures
Ne se souillèrent point de meurtres ni de sang.
Oh, nous pourrions aller vers de joyeuses tombes :
La douce aurore approche, où les blanches colombes
Voleront vers l'azur du ciel éblouissant.

IRÈNE

O femmes qui gémissiez à travers les bois,
Femmes, femmes, qui êtes-vous ?
Vous qui troublez mes rêves, si beaux et si doux,
Qui êtes-vous ?
Oh, parlez, parlez-moi.

ALEXANDRA

Qui es-tu, toi qui nous as parlé dans la nuit ?
Qui es-tu, toi qui t'aventures
Dans la forêt obscure,
Sur qui nulle étoile ne luit.

GISÈLE

O femme, sans doute,
 Tu es quelque pauvre captive
 Que nos maîtres ont prise en sa joyeuse route.
 Oh, si tu riais, tu oublieras le rire :
 Ils te traîneront par les pierreuses routes
 Où les pieds sanglants se déchirent,
 Et dans la nuit gémera ta voix plaintive.

IRÈNE

O jeune fille, ô toi la gracieuse
 Et qui sembles la douce,
 J'étais charmée
 De brises mélodieuses :
 Et voici tes paroles tristes et amères
 Et pourtant douces,
 Et tes paroles m'ont alarmée,
 Moi qui voyais des astres s'allumer là-haut,
 Moi qui allais vers la lumière,
 Moi la fiancée du Héros.

GISÈLE

Tu es la fiancée de Yehl ?

IRÈNE

Oui, oui, et je suivrai, par ses victoires, Yehl.

ALEXANDRA

Ah, tes mains sont rouges de sang,
 O fiancée du Héros,
 O fiancée du Tueur.
 Puissent tes yeux brûlants
 Pleurer de mornes larmes de douleur,
 Puisse ta vaine voix gémir aux échos,
 Et puissent des nuages de tempête
 Te voiler les étoiles en fête.

IRÈNE

Tu m'as dit des paroles âpres et dures,
Et j'allais ignorant le crime, heureuse et pure.

ALEXANDRA

Belle et superbe, je trônais
En les salles de mes châteaux ;
Les lustres reflétaient leur éclat aux métaux
Et aux gemmes qui s'incrustaient dans les lambris ,
Et, gais, les peuples venaient
M'acclamer avec de joyeux cris :
Et c'était une claire fête en mes châteaux.

Dans la rauque fanfare des trompettes et des cors,
Dans le farouche bruit des glaives et des armures,
Un Héros a passé :
Et ceux qui m'acclamaient se turent ;
Les grands châteaux sont terrassés,
Et les peuples joyeux sont morts.

LYDIE

Fiancée, oh, tu ne verras pas
Les villes où chantent les lyres
Et où les belles jeunes femmes
S'en viennent aux bras des amants, avec des rires..

J'étais parmi les belles jeunes femmes
Et j'allais aux bras des amants, avec des rires.

Oh, tu verras
Les villes que la nuit lourde enténébre,
Les villes où les pas
Résonnent sur des dalles funèbres.

Un Héros a brûlé les villes pleines de rires,
Il a brisé les cordes voluptueuses des lyres,

Et il n'y a plus de voix qui rie ou qui chante
Aux villes mortes où moururent les amantes.

GISÈLE

Aux fontaines,
Belle, tu n'iras pas te mirer ;
Par les plaines,
Joyeuse, tu n'iras pas danser ;
Dans les soirs clairs,
Amoureuse, tu n'entendras pas les harpes blanches ;
Le meurtrier hiver
A desséché les frêles branches ;
Le sang a troublé l'eau des fontaines,
Sur les plaines il a neigé ;
De mes lèvres qui souriaient
Quand les jeunes filles dansaient
Et de mes yeux qui souriaient
Quand les harpes du soir chantaient
Le sourire s'est effacé :
Par les plaines un Héros a passé.

HEDWIGE

Le doux soleil du crépuscule
N'auréole plus aux verrières
Les saintes, nul encens ne brûle
Et il n'y a plus de prières.

Elles sont mortes, les pieuses,
Les calmes et les blanches vierges
Fleurs des cellules bienheureuses
Qui aimaient le parfum des cierges.

Un vent rouge, lourd et morose
Du bruit des glaives et des lances,

A séché les lys et les roses,
Fleurs de candeur, fleurs de silence.

Le vent souffle dans les crépuscules moroses :
Un Héros a passé, qui tua le silence.

ALEXANDRA

Le Héros qui m'a pris mon royaume, c'est Yehl.

LYDIE

Le Héros qui m'a pris les soirs d'amour, c'est Yehl.

GISÈLE

Le Héros qui m'a pris le sourire, c'est Yehl.

HEDWIGE

Le Héros qui m'a pris le silence, c'est Yehl.

IRÈNE

O mes rêves,
Mes beaux rêves,
Voici que meurent mes rêves.
Le bel été s'en est allé,
Et dans la forêt flétrie
Pour me consoler
Il n'y a pas une amie.

Entrent CÉLYANE, MARIE-CINTHE et ARGIEVE.

IRÈNE

O Célyane, Marie-Cinthe,
Argiève,
Pures amies :
Vous venez, oh, consolatrices,
A l'heure où je gémiss mes plaintes,
A l'heure où les clartés entrevues pâlissent,
A l'heure où s'envolent les rêves.

CÉLYANE

Reine, par la plaine et le bois
 Nous t'avons cherchée ;
 La plaine et la forêt étaient jonchées
 De pétales flétris par les vents froids.

MARIE-CINTHE

O Reine, nous étions tristes de ta fuite
 Loin du palais aux terrasses si calmes,
 Loin du parc où palpitent
 Sous les caresses des brises musicales les arbres.

ARGIÈVE

O imprudente,
 Pourquoi as-tu fui le palais
 Pour la plaine où parmi les floraisons flétries
 Avait passé la chevauchée ardente ?
 N'as-tu pas vu que des nuages voilaient
 Dans les cieux les clartés endolories ?

IRÈNE

Oui, imprudente..
 J'ai cueilli le bouquet sans parfum des tristesses,
 Je ne marche plus qu'à travers une nuit lente..
 O Yehl, oh, ta victoire est sanglante et mauvaise.

ARGIÈVE

Tu reverras, ô Reine,
 Le palais lumineux et blanc :
 Au crépuscule les harpes et les violes
 Mêleront leurs harmonies qui rassérèment
 Et dans le parc étincelant
 Se rouvriront les heureuses corolles.

HEDWIGE

O femmes, celles qui sont venues
 Vers le camp et vers l'armée

Ne revoient pas les palais blancs et lumineux :
 Captives, vous entendrez des plaintes éperdues
 Et des larmes rougiront vos yeux
 Quand vous entrerez dans les villes consumées.

Entrent ORPHAN, GODBERTUS et BERTHOLD.

GODBERTUS

Voici les captives que condamna le Maître :
 Elles vaguaient, croyant nous échapper, peut-être.
 Qui entre dans le camp ne peut plus s'échapper,
 Folles femmes, et nos glaives vont vous frapper.

IRÈNE

Oh, ces hommes, ils sont d'air sauvage et farouche.

*Entre DÉMAS, qui pousse devant lui RACHEL, HERMIONE
 et ROSE-ALINE.*

DÉMAS

Orphan, j'ai pris ces femmes comme elles cherchaient
 A s'échapper du camp dressé dans la forêt.

ORPHAN

C'est bien, Démas, Yehl ordonnera de leur sort.

ROSE-ALINE

O Maltresse et vous, amies,
 Oh, vous voici,
 Et vous voyez notre détresse :
 Protège-nous, Maltresse.

IRÈNE

Vous protéger, hélas, vous protéger ?
 Qui me protégera moi-même ?
 J'erre à travers les forêts blêmes
 Où gémissent des fantômes découragés.

ORPHAN

Allons, qu'on lie les mains à celles
Qui vont mourir.

On entend des fanfares.

GODBERTUS

Des fanfares, et des torches qui étincellent..

DÉMAS

Et je vois resplendir
Le Héros Yehl en son armure de triomphe.

IRÈNE

Oh, mes amies, oh, comme les feuilles tombent.

*Entre YEHL : des SOLDATS nombreux l'entourent, les uns
jouant de la trompette, les autres portant des torches,
agitant des étendards ou brandissant des épées et des
lances.*

YEHL

Irène, fiancée, épouse, viens, suis-moi.
Vois les guerriers qui se lèveront à ta voix,
Les guerriers que tu guideras vers la victoire,
O ma Guerrière, ô ma Souveraine, ô ma Gloire.

IRÈNE

Non, Yehl, je n'irai pas vers tes victoires.
Laisse-moi retourner en mon palais, si calme.
Tu as paru parmi des lueurs sanglantes
Et tes torches fument, mornes et noires.
Ici pleurent tous les arbres,
Ici les femmes sont dolentes,
Et c'est de l'âpre hiver que tu clames la victoire.

YEHL

Ah, que dis-tu, Irène ?
Reste, reste, ô ma belle Reine.

IRÈNE

Non, Yehl, non : je me trompais.
 Ton armure est rouge de sang.
 Je retourne au palais où fleurit le printemps,
 Je retourne vers la paix.

ORPHAN

O femme, tu paieras chèrement ton audace.
L'épée haute, ORPHAN va vers IRÈNE.

YEHL

Orphan, laisse partir ces femmes.

IRÈNE

Toi dont la fausse splendeur a trompé mes yeux,
 Yehl, Héros vain, adieu.

Avec ses SUIVANTES, IRÈNE sort.

ORPHAN

Celles-ci du moins vont mourir.

Il va vers les CAPTIVES.

YEHL

Celles-ci..
 Qu'on les délie.

Femmes, je vous donne la vie.
 Libres, allez loin d'ici,
 Où vous voudrez, où le ciel s'éclaircit.

Et nous, en guerre.
 L'éclat de ma victoire éblouira la terre.

YEHL et tous les SOLDATS sortent.

ALEXANDRA

Là-bas, sur la forêt, semble poindre l'aurore.

LYDIE

Oh, les lyres vont-elles s'éveiller encore ?

GISÈLE

Et les danses vont-elles s'animer encore ?

HEDWIGE

O mes sœurs, j'entends les prières de l'aurore.

Le rideau se ferme rapidement.

ACTE III

Le rideau ouvert, on voit la même terrasse qu'au premier acte.

IRÈNE, qui a auprès d'elle CÉLYANE, MARIE-CINTHE et ARGÈVE, est entourée d'une foule de MENDIANTS et de MENDIANTES.

IRÈNE

Clares amies,
Aux pauvres qui vont par les noirs sentiers
Et qui ne voient pas s'épanouir de fleurs,
A ceux qui pleurent et mendient,
Donnez, ô claires sœurs :
Et qu'ils puissent, au long de moins tristes sentiers,
Vers des plaines moins déflurées
Marcher, séchant leurs yeux que flétrissaient les pleurs.

O vous, les pauvres
Qui avez peiné par les chemins
Farouches de pierres aiguës
Et où nul fruit ne s'offrait à votre faim,
O vous, mes hôtes,
Accueillez mes paroles de bienvenue.

Merci à vous, mes hôtes,
Merci : vous n'avez pas dédaigné de franchir
Le seuil sanctifié par vous de mon palais :
Oh, puissent grâce à vous mes jardins resplendir.
O mes hôtes, soyez heureux, vivez en paix.

UN VIEUX MENDIANT

O douce Princesse,
 Salut et merci à toi
 Qui clos pour nous les antres de tristesse :
 Nous foulions le sol morne des bois
 Où crépitent les feuilles jaunies
 Et le vent sifflait à travers nos guenilles,
 Et voici que nous entendîmes la voix
 Des jeunes filles
 Qui, gracieuses, nous appelaient :
 Et c'était l'appel vers la vie.
 Et maintenant tu nous accueilles en ton palais :
 Oh, puissent tes jardins rire toujours de fleurs,
 O belle et bonne, toi qui charmes nos douleurs,
 O douce Reine, sois bénie.

CÉLYANE

Amis, prenez ces pains
 Et prenez ces fruits qui tombèrent
 Des arbres féconds du verger
 A l'heure où la brise joyeuse et familière
 Jouait parmi les branches lourdes ;
 Et de ces vins,
 O pauvres affligés,
 Emplissez vos gourdes :
 Et marchez par des routes claires
 Vers les villes de silence et de calme lumière.

MARIE-CINTHE

Prenez, ô vous qui avez froid,
 Vous que la bise a piqués de ses rouges aiguilles,
 Prenez ces tuniques et ces manteaux
 Qui vous atténueront le dur hiver des bois.

Et vous, ô femmes, et vous, ô jeunes filles,
 O sages mères, ô chères sœurs,

Prenez ces robes et ces biaux :
 Et fuyez les villes où, à travers la brume,
 Confusément grandissent des rumeurs,
 Où l'on entend les marteaux
 Qui frappent lourdement les enclumes.

ARGIÈVE

Voyez, amis, sous la lumière qui les frôle,
 Étinceler de feux subtils ces diamants
 Et voyez ces purs saphirs et ces émeraudes
 Aux radieux baisers du jour luire ardemment.

O femmes, regardez resplendir ces parures,
 Les perles des colliers et l'or des bracelets,
 Et les diadèmes aux belles ciselures
 Dont le frais argent a de bleuâtres reflets.

Prenez les pierres lucides et les parures,
 Les saphirs et les émeraudes, prenez-les,
 Mettez les diadèmes à vos chevelures,
 Et que vos bras joyeux brillent de bracelets.

Et par les chemins abrités de la froidure,
 Allez, amis, et n'oubliez pas le palais.

IRÈNE

Allez, mes hôtes,
 Par les sentiers que rafraîchit l'aube,
 Allez par les vertes vallées ;
 Et quand vous vaguerez au long des chemins
 Près de qui s'ouvrent les jasmins,
 Les glaïeuls et les chèvrefeuilles,
 O vieillards ranimés, ô femmes consolées,
 Rappelez-vous celle qui vous accueille,
 Et souhaitez qu'elle soit heureuse,
 O vous qui marcherez dans la lumière heureuse.

LE VIEUX MENDIANT

O Reine,
 O toi qui accueilles les pauvres,
 Et de qui les dons précieux nous consolèrent,
 Que le ciel te bénisse de clartés souveraines,
 Et qu'un printemps toujours fleuri te sauve
 Des tempêtes et des hivernales colères.

O Reine qui nous consolas,
 Sois gaie et sois heureuse,
 Tandis que nous, là-bas,
 Nous vaguerons par les prairies lumineuses.

Sortent les MENDIANTS et les MENDIANTES.

IRÈNE

Ils partent :
 Ils suivront les sentes qu'égaient
 Les frais parfums des corolles éparses
 Parmi la verdure des haies.

Je leur donnai un peu de joie,
 Et pour eux
 Il y a maintenant du soleil qui flamboie :
 L'aurore chasse les nuages pluvieux.

Et moi, qui me rendra la joie ?

CÉLYANE

Pourquoi, ô Reine, t'attrister ?
 Le jeune printemps refléurit
 Tes jardins qu'un farouche hiver avait flétris :
 Regarde, et souris aux clartés.

IRÈNE

Dans les prés jaunis et dans les mornes champs,
 Les voici revenues

Les femmes aux yeux pâles et larmoyants,
 Les femmes vêtues
 De sombre et d'éternelle nuit
 Et devant qui les rieuses vierges s'enfuient.

MARIE-CINTHE

Reine,
 Elles s'enfuiront à leur tour,
 Et elles s'enfuiront pour ne plus revenir,
 Les femmes en manteaux noirs qui traversent les plaines.
 N'as-tu pas vu que s'avancent
 Les Vierges en robes de jour ?
 Regarde la terrasse resplendir,
 O Reine, et les jardins briller de pur silence.

IRÈNE

Je songe
 Aux malheureux qui ne connaissent pas
 Le doux silence ;
 Je songe
 A ceux qui souffrent là-bas
 Parmi les rocs sanglants du monde :
 Les femmes en robes noires
 Haudent seules, toujours, leurs lentes veilles,
 Et ils ne voient jamais aux treilles
 Mûrir les grappes riantes
 Que les rayons joueurs de l'été ensoleillent,
 Et ils entendent
 Hurler les clairons sinistres de la victoire.

ARGIÈVE

Il semble, amie,
 Qu'en les célestes clochers
 Sonnent des cloches argentines :
 Les cloches qui s'étaient endormies

Quand pleuraient les jardins effarouchés
Et qui s'éveillent pour les clémentes matines.

IRÈNE

Je songe
Aux cavaliers rouges qui meurtrissent les prés
Et autour de qui se prolongent
Les cris et les gémissements désespérés.

Je songe
Au Héros sombre
Qui par les plaines languissantes
D'avoir subi la lourde chevauchée
Guide les hommes rudes casqués de nuit,
Au Héros qui ne veut pas que les foules chantent
Et passe avec des rires dans les villes jonchées
De chairs lamentables et sanglantes.
O mes sœurs, je songe à Lui.

Le jour où Il m'est apparu, là-bas,
Oh, comme mon regard enivré se trompa.

ARGIÈVE

Peut-être,
Tandis qu'à la terrasse où tu t'accoudes,
Tu songes,
Et vers les routes
Que le Héros flétri de sang et de tempête
Vaguent tes songes,
Peut-être, en l'erreur de sa route,
Le Héros songe aussi,
Et vers les terrasses fleuries
Où tu t'accoudes,
Vers les terrasses d'ici,
Vaguent ses claires songeries.

IRÈNE

O chère Argiève,
 O douce et bonne,
 Et de qui les paroles veulent
 Me flatter de mots qui consolent,
 Il erre par les monts et par les grèves
 Sans songer à celle qui vivait heureuse et seule
 Avec les riantes amies
 Et qui pleure, meurtrie,
 Hélas, de l'avoir vu passer et défeuiller
 Les arbres du jardin à jamais endeuillé.

Du poing il n'a pas frappé au vantail,
 Sa marche n'a pas résonné par les prairies ;
 Et ni celle qui veille au portail
 Ni celle qui veille à la barrière du parc
 Ni celle qui veille à la tour,
 Aucune des amies
 Qui, debout dans le jour,
 Dardent l'inquiétude de leurs regards
 Vers la plaine et vers la forêt,
 N'aperçut le Héros revenir au palais.

MARIE-CINTHE

O douce Irène, les aurores
 Se lèveront sur ton palais
 Plus élémentes et plus claires ;
 Et le vitrail obscur va se déclorer,
 Peut-être, qui te cache les prés verts et frais
 Où les vierges dansantes errent
 Sous le sourire de l'aurore.

IRÈNE

Oh, s'il revient
 Tel qu'il m'est apparu un jour,

Armé du glaive qui rutilé à son poing
 Et suivi des rudes guerriers
 Qui effarent les champs du pas des chevaux lourds,
 Il sera venu pour les larmes

Et mes pauvres yeux ne verront pas briller
 D'un printemps nouveau les arbres.

CÉLYANE

Et s'il revenait, ô Irène,
 Ayant jeté au gouffre des torrents
 Le glaive qui enfin lui répugne,
 S'il revenait dépris des soirs sanglants
 Et sourd aux meutes qui hurlent
 Vers les chasses et vers les butins,
 Et seul à travers la plaine,
 S'il revenait, calme et le front clair dans le matin?

IRÈNE

Vers des étangs
 De qui les ondes douces de lueurs diaphanes
 Mirent des palais blancs,
 Tu m'as conduite, Célyane.

Quel jour
 Le verrai-je revenir
 A la terrasse et au jardin,
 Le Héros vainqueur de l'orgueil,
 Le Héros né enfin à l'amour?
 Les parterres pourront fleurir
 Sous les caresses nouvelles du matin,
 Et les arbres ne gémiront plus d'un long deuil.

O fêtes, ce seront les belles heures..

Non, il ne viendra pas :
 Le ciel n'est pas éclairé,

Et jamais le ciel ne s'éclairera.
 Chère Célyane, tu me leurrer :
 Pourquoi tes paroles veulent-elles me leurrer ?

ARGIÈVE

Regarde le ciel qui s'éclaire,
 Irène, de lueurs amies ;
 Les lueurs tièdes et légères
 Réveillent les fleurs endormies.

Sur le fleuve aux blondes ondines
 Voguent des barques musicales,
 Et les voiles peintes et fines
 Se bombent aux brises vernaes.

Irène, voici briller l'heure
 Où le grand Héros va surgir
 Seul dans la plaine :
 Et c'est vers la pure demeure,
 C'est vers ta demeure sereine
 Que le Roi calme va venir.

IRÈNE

Oui, oui : il semble
 Que par la plaine fleurissent
 De fraîches lumières,
 Et là-bas, sur les charmes et sur les trembles,
 Sur les mélèzes et sur les pins,
 Errent
 Des clartés blanches et propices :
 Et entendez-vous au jardin
 Chanter les branches reverdies ?
 Serait-ce l'heure, mes amies ?

Entre RACHÈL.

RACHEL

Irène, j'ai quitté la tour
 Où je veillais.
 Je l'ai vu poindre dans la forêt,
 Voyageur calme parmi les rayons du jour,
 Voyageur aimé qui marche vers le palais.

IRÈNE

Lui.. Lui..
 Il vient, le Héros attendu,
 Il vient, le Héros bien-aimé.
 O Rachel, Rachel, tu l'as vu
 Qui marchait par les prés charmés ?
 Tu l'as vu qui sortait de la nuit ?

RACHEL

O Reine chérie, je l'ai vu.

IRÈNE

A l'orée de la forêt,
 Il apparaît.
 Oh, vais-je
 Connaître l'éternel sourire,
 Ou vais-je
 Connaître la tristesse des pleurs, à jamais ?
 Il me semble que je vois luire
 Parmi des floraisons neuves des clartés neuves..
 Il vient, oh, entouré de quel cortège ?
 Là-bas, comme il coule calme et grave, le fleuve.

RACHEL

O douce Reine, nulle foule,
 Nul cortège de piétons ou de cavaliers
 N'entoure
 Le Héros, surgi seul des bois émerveillés.

IRÈS.

J'écoute chanter, ô Rachel, tes paroles.
 Et sans doute s'entr'ouvre au jardin
 La gloire d'immenses corolles,
 Et voici des parfums de joie et de matin.

Entre HERMIONE.

HERMIONE

Vers le parc et le verger,
 O claire Irène,
 Le Héros n a marché.
 Il vient, sans glaive maintenant et sans armure,
 Et c'est poudreux de la poussière de la plaine
 Et c'est vêtu de rude bure
 Que vers le parc et le verger,
 O claire Irène,
 Il a marché.

IRÈNE

Il vient, ayant rejeté le glaive et l'armure.
 Oh, de l'azur rayonne, impalpable et profond,
 Et là-bas, du pur et lumineux horizon,
 Quelles flûtes apaisées murmurent ?

Entre ROSE-ALINE.

ROSE-ALINE

C'est lui, c'est lui.
 Il a heurté le vantaïl de la porte,
 Et non, comme jadis, avec le glaive.
 En ses regards du jour luit :
 Il vient, pèlerin de tes rêves,
 Et c'est du bâton fruste qu'il a heurté la porte.

IRÈNE

Les fleurs jonchent et parent notre voie..
 Oh, ici.. ici..
 Qu'il vienne le Pèlerin de joie.

Entre YEMIL.

YEHL

O Irène, aimée, me voici, me voici.

Les SUIVANTES sortent.

IRÈNE

Te voici...

Te voici, le front clair,
Et tes yeux purifiés s'illuminent,
O mon Héros chéri,
Doux pèlerin devant qui s'est sauvé l'hiver,
Doux soleil qui dissipe les pâles bruines.

Te voici, ayant rejeté le glaive,
Et le bâton à la main.
Bon pèlerin,
Oh, quel nouveau sourire empourpre tes lèvres.
La poussière a blanchi tes pieds..
O radieux ami,
Dans les sentiers
Où peut-être gémissait encore l'hiver,
Tes pieds las ne se sont-ils pas endoloris ?
Oh, n'as-tu pas souffert ?

YEHL

Moi, Irène, ô ma douce Irène, moi, souffrir ?
Souffrir, quand je marchais vers le château de fête
Qui surgit blanc parmi les arbres et les fleurs ?
Quand je laissais là-bas le monde des tempêtes ?
Et quand mes yeux, calmes enfin, voyaient s'ouvrir
La porte du monde où se taisent les clameurs ?

Nulle pierre, ô Irène, n'a déchiré mes pieds
Et la poussière les a sanctifiés.

Il fut un temps où j'ai souffert de rudes plaies
Et ta vue, Irène, les a pour jamais guéries.

Quand je suivais mon clair chemin,
 Le clair chemin vers ton sourire
 Et vers la paix des lendemains,
 Des fleurs innocentes s'ouvraient au long des haies,
 Amicales et joyeuses et attendries,
 Et leur sourire annonçait déjà ton sourire.

IRÈNE

O Yehl,
 Dans le parc, au hasard des pelouses,
 Chantent les fleurs bienheureuses,
 Et du ciel
 Où résonnent les harpes glorieuses
 Descendent des hymnes immortels
 Qui célèbrent l'Époux et l'Épouse.

Au bord des allées pieuses,
 Les tiges en qui sommeillaient
 Les senteurs lumineuses
 Se parent, pour fêter les amants, de corolles ;
 Et vois,
 Autour du placide palais
 Flottent d'harmonieuses banderoles,
 Et partout, entends murmurer de pures voix.

YEHL

Oui, le temps est venu où je marche, joyeux,
 Parmi la floraison des clémentes prairies,
 Et la calme gaieté des feuilles inflétries
 Echantent ma raison et réjouit mes yeux.

J'écoute les oiseaux chanter dans les ramures :
 Chants merveilleux auxquels jadis je restais sourd ;
 Et j'écoute chanter la fontaine qui sourd
 Et qui berce mon doux éveil de ses murmures.

Et si j'écoute frémir l'herbe et les roseaux,
 Si j'écoute le rythme acéré des cigales,
 Si je me désaltère aux bienveillantes eaux,
 Si j'échappe à la maille étroite des réseaux
 Qui me cachaient, obscurs, les chartés aurorales,
 Oh, c'est ton œuvre, Irène, ô Belle dont la main
 Heureuse et blanche m'a montré le pur chemin.

IRÈNE

Et, cherchant la pacifique demeure,
 Voici que tu reviens au château
 Où déjà tu passas jadis :
 Où tu as vécu des heures
 Odorantes doucement,
 Heures premières du repos ;
 Et tu reviens vers celle
 Qui t'attendait, guettant
 Le jour où s'épanouiraient les grands iris :
 Voici fleurir le jour, et du soleil ruisselle.

O mon ami, ô mon ami,
 Vois comme mes lèvres,
 Vois comme mes yeux sourient.
 Ainsi, là-has,
 Errant par les vals incertains
 Et les mystérieuses grèves,
 Tu ne m'oubliais pas,
 Et tu as su retrouver le chemin.

YEHU

O ma Reine,
 Depuis le jour de bonheur où tu m'apparus
 Claire sur la terrasse seraine,
 Oh, je me suis souvenu.
 Pourtant, il fut un jour,

Quand tu quittas, si triste, la forêt,
 Il fut un jour où je crus
 Pouvoir m'égarer encore
 Par les sentiers arides que je connaissais :
 Et j'ai marché, fuyant l'aurore,
 Vers les créneaux et vers les tours.

Et j'ai suivi, pâle déjà et frémissant,
 Le Dieu qui monte un cheval de flamme et de sang,
 J'ai méprisé le cri plaintif des foules mornes
 Et mes âpres guerriers ont soufflé dans leurs cornes
 L'hymne sombre de la victoire et de la mort.
 Je me croyais heureux, et je me croyais fort.

Et cependant, les nuits où je dressais ma tente
 Parmi les décombres des villes qui fumaient,
 J'écoutais maintenant autour de moi gémir
 Les blessés sans espoir et les femmes mourantes :
 Tous semblaient me crier : « Sois maudit à jamais ».
 Et, s'il était une heure où je pouvais dormir,
 Mon dur sommeil était hauté par les fantômes
 De ceux qui étaient morts de mes rouges victoires.

Oh, le jardin joyeux où rayonnait ta gloire,
 Irène, le jardin aux tranquilles arômes..

IRÈNE

Hélas, hélas, dans le jardin
 Pleuraient les pelouses flétries ;
 Hélas, hélas, tu étais loin,
 Et au vent, noire et alourdie,
 Se lamentait l'eau des bassins.

VEIL

Oh, comme ils étaient lourds et désolants
 Les soirs

Où, dans les mares opaques d'ondes épaisses,
 Mourait un soleil morne et sanguinolent,
 Et les matins de détresse
 Où vers les ciels torpides montaient des arbres noirs.

Et je voyais alors en mon rêve un palais
 Aux terrasses fraîches et blanches
 Et des vergers clairs où volaient
 Des chants purs à travers les branches,
 Un palais qui surgit, lumineux, dans la plaine :
 Et c'était ton palais, Irène.

Et je voguais sur des étangs limpides
 Où des arbres touffus et paisibles se mirent :
 Des barques y passent, tranquilles,
 Et l'eau s'égaie d'un silencieux sourire.

Et un soir,
 Un soir où le soleil s'éteignait doucement,
 Un soir où la lune naissait chanter l'espoir,
 Je suis parti par le chemin lucide et lent,
 Par le chemin joyeux et blanc ;
 J'ai senti le parfum nouveau des fleurs,
 Et je reviens à toi, ô Reine de bonheur.

IRÈNE

O mon doux Yehl, ô mon Héros, je te bénis,
 Et je sens les fleurs du jardin qui te bénissent,
 Et j'entends les arbres de la forêt unis
 Aux oiseaux pour bénir l'heure pure et propice.

Entends chanter les voix légères et sonores,
 Les voix que n'alourdissent plus les noirs sanglots :
 « Le jour sublime éteint les clartés transitoires,

Le grand fleuve déroule en paix ses larges flots :
 Gloire à Yehl qui fuit les victoires passagères
 Et qui s'exalte vers la suprême victoire.
 Gloire, gloire à Yehl qui, vainqueur des vains orgueils,
 Quitte à jamais les champs flétris d'un rouge deuil
 Et qui va d'un pas fier, du soleil dans les yeux.
 Gloire à Yehl, gloire à Yehl, gloire au Victorieux. »

YEHL

Irène, Irène, ô mon amour, je suis heureux.

IRÈNE

Yehl, mon amour, nous vivrons tous les deux
 Sous la voûte fleurie
 Des arbres souriants et pieux.
 Nous vivrons tous les deux
 Sur les terrasses que les jeunes brises
 Caressent de leurs fraîches mélodies.
 Nous vivrons tous les deux
 Dans les chambres soyeuses dont les cloisons s'irisent
 Des jeux du matin et du soir par les vitraux.
 L'air sera parfumé d'amicales corolles
 Et le rythme berceur des harpes et des violes
 Enchantera nos doux songes, ô mon Héros.

YEHL

Et parfois,
 Laisant les allées encluses
 Qu'embaument les violettes et les roses,
 Parfois, hors les haies du jardin,
 Nous irons loin d'ici, bien loin.

Nour marcherons, et tu t'appuieras sur moi,
 Nous marcherons vers les villes
 Où la brume jaune est lourde du bruit des marteaux,

Nous marcherons vers les prés tristes et stériles
Où campent les vainqueurs dont saignent les manteaux.

Et là, peut-être, notre voix
Qui chantera la douce et la bonne victoire
Consolera un peu les affligés :
Une étoile brillera dans leur nuit moins noire.
Et là, peut-être des guerriers,
Sachant que leur victoire est vaine,
Lèveront le camp vil, meurtrier de la plaine,
Et, ô Irène, où nous aurons passé,
Les jeunes fleurs ressusciteront par les prés.

IRÈNE

Où, vers les villes où résonnent
Les marteaux au rythme cruel,
Vers les plaines où la toile des tentes frissonne,
Je te suivrai, ô Yehl :
Et ô joie, si parfois le chagrin s'envole
A la douceur pacifique de nos paroles.

Sur le fleuve aux ondes glauques,
Oh, les belles barques déploient
Vers la brise prodigue du parfum des roses
Des voiles d'azur et de soie.

YEHL

Irène, Irène, de la plaine
Un bruit confus s'élève.

Entre ARGÏÈVE.

ARGÏÈVE

Maltresse,
Voici que des pauvres, en foule,
Demandent asyle au palais.

IRÈNE

Argiève, tu le sais,
 La porte de mon palais
 Est ouverte toujours aux pauvres en détresse
 Qui ont besoin d'un sûr asyle.

*Entrent les MENDIANTS, guidés par RACHEL, HERMIONE,
 CÉLYANE, MARIE-CINTHE et ROSE-ALINE.*

IRÈNE

Salut à vous, amis.

UN MENDIANT

O Reine,
 Nous sommes poursuivis :
 Une armée innombrable et sanglante
 Harcèlera bientôt la plaine.
 Les chefs hurlent de mornes cris
 Et le ciel se voile aux chansons qu'ils chantent.
 Oh, là-bas, les vois-tu qui viennent ?

YEHL

Une armée ? une armée ?

O pauvres, je vois quelle armée vous poursuit :
 C'est l'armée
 Qu'en un jour de lumière j'ai dédaignée,
 C'est l'armée
 Qui marche par les villes noires de fumée :
 Et c'est Orphan qui la conduit.

O pauvres, écoutez les voix de la lumière.
 Pauvres, elles vous glorifient,
 O vous les doux, ô vous les bons, ô vous les élus.
 Oh, écoutez les harmonies
 De l'espoir et de la lumière :

Oh, vous êtes les bienvenus.

Parmi vous, vers la rouge armée
 J'irai, ô pauvres :
 A notre passage, les herbes seront charmées ;
 Et je crierai vers l'armée
 Les paroles qui sauvent,
 Et nous chanterons, debout dans le jour,
 L'hymne victorieux de l'immortel amour.

IRÈNE

O Yehl, ô Yehl, je te suivrai,
 Je dirai aussi les pacifiques paroles
 Auxquelles répondra la chanson des corolles,
 Auxquelles répondra le chant divin des prés.

Qu'importent les lances farouches et les glaives ?
 Qu'importe si des hommes qu'affole la nuit
 N'ont pas vu la nouvelle aurore qui se lève,
 N'ont pas vu la clarté triomphale qui luit ?

Les yeux fervents, le front joyeux des fleurs des haies
 Nous entrerons dans les blancs villages jonchés
 De lys et où, charmant les foules qui s'égaient,
 Les cloches d'argent clair sonnent dans les clochers.

Et si nous succombons à la fureur,
 O Yehl, de la cruelle armée,
 Qu'importe ?
 Nous les aurons dites, les paroles aimées
 Par qui mourront un jour les sanglantes erreurs,
 Et après nous, toujours, des races fortes
 Se lèveront par la terre
 Et proclameront les paroles salutaires.

Viens dans la clarté triomphale :
Sur le fleuve immense et calme
Les barques nuptiales
Voguent ceintes de grandes palmes.

Le rideau se ferme très-lentement.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 20 Janvier 1895

sur les presses de

A. NÉZAN, A MAYENNE

POUR LA

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

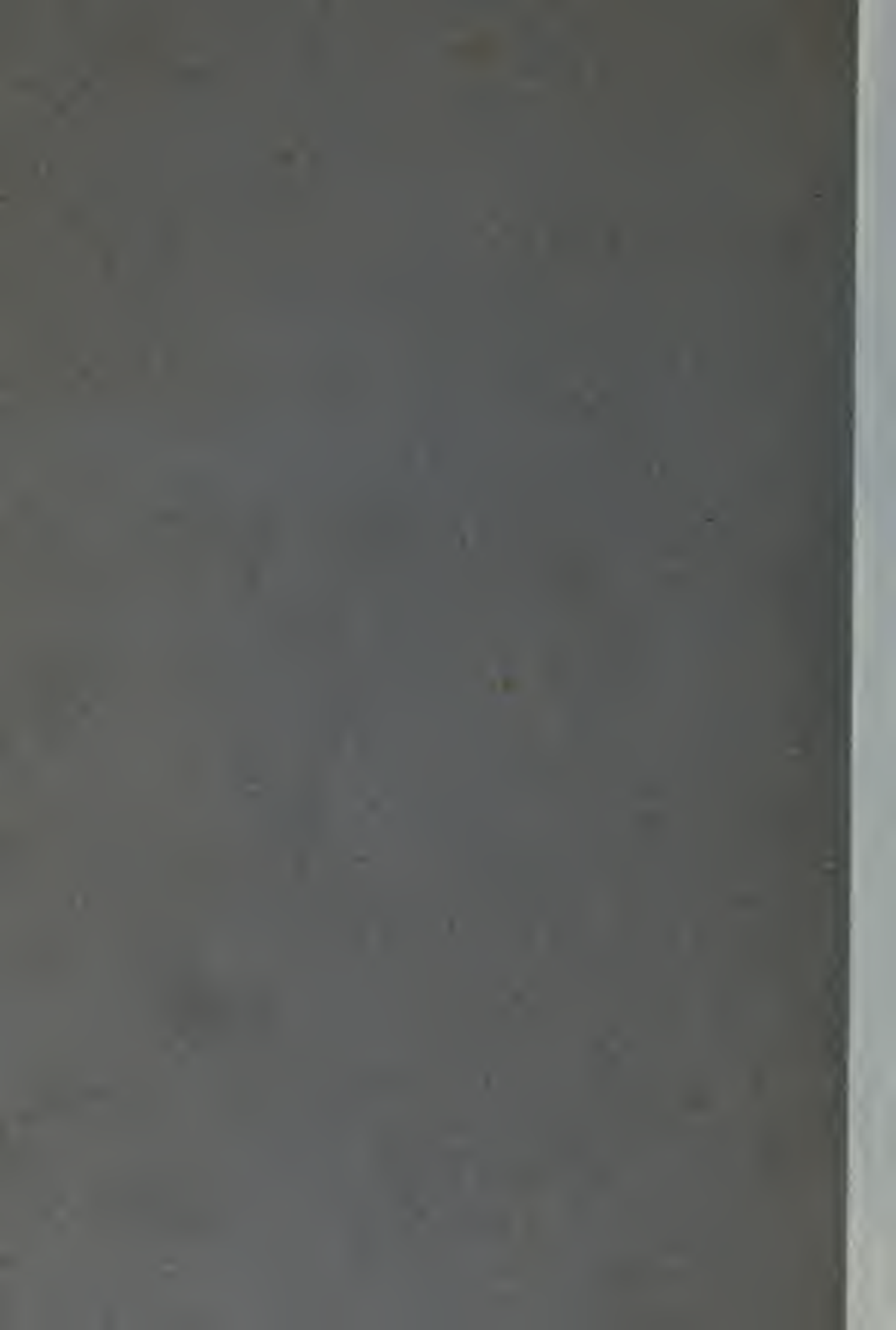
11, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 11

PARIS









FQ
2615
E75V5

Herold, Andre Ferdinand
Le victorieux

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

